

Herméneutique – critique des origines

Avant les rues de Chloé Leriche

René Lemieux

Projeté en finale des Rendez-vous du cinéma québécois, le film *Avant les rues*, réalisé par Chloé Leriche, est le premier long métrage de fiction tourné en atikamekw, langue algonquienne parlée principalement dans trois communautés : Manawan, Obedjiwan et Wemotaci. Le film raconte l'histoire de Shawnouk (Rykko Bellemare) qui cause accidentellement la mort d'un homme et se réfugie par la suite dans la forêt. Avec le concours d'une aînée, il tentera d'expier son geste et son mal-être par des rituels traditionnels. L'expression « avant les rues » peut avoir au moins deux sens : géographique, elle désigne, dans le mouvement vers la réserve, les chemins de terre que l'on doit emprunter pour arriver à la communauté; historique et diégétique, elle fait référence à la démarche spirituelle qu'entreprend Shawnouk pour se libérer, une démarche dont l'histoire précède la présence de la civilisation euro-canadienne.

Ce sont les notions d'antériorité et de retour que j'aimerais développer ici. Les deux notions peuvent se retrouver, de manière compliquée, dans l'acte traductif. Elles remettent en question l'image un peu trop facile d'une « authenticité » attribuée à des films dont la langue principale a ses origines avant la colonisation des Amériques, mais sans la questionner. Le [titre d'un entretien avec Chloé Leriche](#) mentionne l'« authenticité » sans plus s'étendre sur la question. J'ai l'impression qu'il est devenu un peu trop facile de brandir ce concept pour parler de tout ce qui réfère aux pratiques autochtones sans trop en questionner ses fondements philosophiques. On oublie ainsi que l'authenticité est fondamentalement un concept conservateur car il ne peut se maintenir comme concept qu'à une condition, celle d'un jugement à partir d'une mesure. Or, *Avant les rues* n'est pas un film conservateur : ce film ne se mesure ni à l'aune d'un passé qu'il devrait répéter ni d'une identité à laquelle il devrait se conformer.

Traduire dans une langue autochtone

« Traduire dans une langue autochtone » pourrait se comprendre comme un syntagme absurde – un oxymore. L'« autochtonie » dit la présence ancestrale d'un peuple « de la terre ». Du grec ancien, les *αυτόχθωνοι* (*autokthōnoi*) étaient les enfants sans ancêtres, ils se seraient auto-engendrés sans géniteurs, sans histoire autre que celle qu'ils produisent au temps présent. Ils sont *ab origine*, aux origines des choses – comme l'indique l'équivalent anglais *Aboriginal* qui, lui, vient du latin. Ce sont paradoxalement les États-Unis d'Amérique qui, par excellence, se représenteront de cette manière : coupés de toute tradition européenne, croyaient-ils, les Pères fondateurs de la nation à la destinée manifeste espéraient voir leur constitution s'étendre indéfiniment sur un territoire qu'ils ont toujours voulu vierge – *terra nullius*, la terre nullifiée.

La traduction se pense de manière diamétralement opposée : elle est toujours ontologiquement seconde par rapport à un texte original. Elle n'a de sens qu'à condition de tenir ce sens d'une altérité qu'elle ne peut égaler. Je dis « ontologiquement » parce que son degré d'être est toujours inférieur à ce qu'elle doit imiter : l'original est premier, primaire, primordial, la traduction, elle, est sa pauvre copie ou son simulacre, au mieux sa répétition mimétique, au pire sa parodie. Une « traduction autochtone » n'aurait donc de sens que dans un sens : celui des langues autochtones vers les langues coloniales. Comme l'a bien dit Victor-Lévy Beaulieu à propos des peuples autochtones, leurs langues ne pourraient être qu'« au commencement des choses, nulle part ailleurs »¹. Chloé Leriche a su récuser cette opinion commune dans un travail de traduction, d'abord de son récit vers l'atikamekw, mais aussi en en faisant le cœur même du récit avec le parcours du personnage principal.

Comme elle le mentionne [dans son entrevue avec Karina Chagnon](#), Leriche avait déjà produit un premier dialogue en français avant de les faire traduire par les comédiens qui avaient à improviser les scènes. Un premier travail de traduction a donc été accompli par les participants du film qui, à partir de la direction de Leriche, devaient développer eux-mêmes leurs répliques. Quand j'ai vu le film la

¹ Victor-Lévy Beaulieu, *Docteur Ferron. Pèlerinage*, Montréal, Éditions Stanké, 1991, p. 294.

première fois, j'ai tout de suite été intrigué par les sous-titres en français, leur provenance, leur adéquation avec ce qui pouvait être dit en atikamekw. Leriche, qui ne parle pas l'atikamekw, raconte qu'au moment du montage, elle a dû faire appel à une artiste atikamekw, Marie-Pier Ottawa, qui a fait un premier travail de traduction avec le sous-titrage des scènes. Une techno-linguiste de Wemotaci, Nicole Petiquay, a par la suite vérifié la concordance entre les sous-titres en français et les paroles en atikamekw.

C'est pendant ce long processus de sous-titrage que Leriche a perçu des différences entre son scénario d'origine et la version filmée. L'improvisation comme méthode de mise en scène permet une création plus grande de la part des comédiens. Ce passage du premier scénario en français à sa mise en dialogue en atikamekw a amplifié la charge émotive et l'amplitude sémantique permettant une appropriation des dialogues par les participants au film, ceux-ci adaptant les idées de la réalisatrice pour les connecter avec leur réalité. Ainsi, le retour vers le français peut devenir une opération plus compliquée de prime abord, mais cela devient aussi un enrichissement pour le français qui se lira dans les sous-titres. Faire retour – du français à l'atikamekw pour ensuite revenir au français – n'équivaut pas à la redécouverte d'une identité ou d'une équivalence : cela produit plutôt du dissemblable, du différent, du nouveau.

De manière un peu grossière, on pourrait poser au moins deux manières de penser la traduction comme opération intellectuelle. Une première serait mécanique, elle fonctionnerait à partir d'une totale réversibilité, comme la mécanique newtonienne qui s'énonce comme une invariance en rapport à l'inversion du temps. Pour l'illustrer, on donne souvent l'exemple des boules de billard se déplaçant sur une table. Si on filme ce mouvement et qu'on projette le film, le spectateur ne pourra pas faire la différence entre la version originale et une deuxième version où le temps serait inversé. Si une telle situation traductive était possible, les dialogues en atikamekw auraient été, après la traduction, les mêmes que ceux écrits par la réalisatrice au départ. Or, ici, le passage par la langue atikamekw a affecté le scénario original.

Une deuxième manière de comprendre la traduction serait d'inclure le problème du temps. Contre une mécanique atemporelle, on aurait

quelque chose comme une chimie des composés : une fois accomplie la transformation des éléments dans leur mélange, ils demeurent indécomposables (sauf à en affecter leur nouvelle nature). La double traduction à l'œuvre dans *Avant les rues* me semble se rapprocher de cette transsubstantiation. S'il y a retour, ce qui compte avant tout est le passage, l'entre-deux. Le spectateur francophone, même s'il ne parle pas l'atikamekw, découvrira certainement de l'extériorité dans la langue qu'il maîtrise.

Le retour comme éthique et politique pour notre temps

Cet aller-retour entre les langues – qui pourrait se voir simplement comme un problème technique – n'est pas si différent de ce qui est en jeu dans le récit du film. La tripartition de l'espace dans *Avant les rues* – la communauté, le lieu de la faute et le lieu de la guérison – participe d'un double mouvement de retour : une première sortie de la communauté conduira Shawnouk à causer la mort d'un homme, une deuxième sortie lui donnera la chance de se délivrer. Si un retour n'est jamais identique, c'est aussi que la faute n'est jamais effacée – mais la douleur peut être maîtrisée. Il n'y a pas d'indemnité à retrouver – on ne revient jamais intact, parfaitement conservé, sauf à imaginer ou à fantasmer un idéal qui n'a rien de réel. Le retour est lui aussi douloureux, mais il fait grandir. Il faudrait peut-être amender le titre du film : à *Avant les rues* – qui peut faire référence au temps avant l'arrivée des colons européens, mais aussi à la route de terre avant les rues de la communauté –, je lui ajouterai peut-être un *après les rues*, parce que ce qui vient après vaut autant sinon plus que ce qu'il y avait avant.

L'intérêt que suscite la question autochtone aujourd'hui est lié, je pense, à un même désir thérapeutique que celui de Shawnouk, mais cette fois devant la catastrophe qui vient. Notre civilisation est malade : c'est le diagnostic, entre autres, du philosophe huron-wendat Georges E. Sioui. À la « Ligne » (la pensée euro-canadienne linéaire), il oppose le « Cercle » amérindien (cercle de guérison) :

De grandes parties de l'Europe, au moment où ce continent arriva accidentellement en Amérique, n'étaient qu'un grand foyer d'épidémies, tellement la Ligne avait intégralement remplacé le Cercle. On pourrait même dire que l'Europe,

chroniquement et mortellement malade, a frénétiquement cherché un remède et son salut à la fin du XV^e siècle. Ainsi, le seul sens acceptable d'une célébration de l'arrivée des Européens ici en 1492 serait le salut physique d'une Europe condamnée à mort, puis son retour graduel à la santé physique, mentale et spirituelle, dans l'air sain et salubre de la Grande Île amérindienne. Cette guérison, toujours très incomplète, est une tâche à laquelle les Amérindiens continuent de vouloir contribuer. Voilà ce à quoi nous réfléchissons, nous dont le cœur bat au rythme de celui de cette Amérique, terre de vie pour tous, pendant que d'autres cœurs célèbrent encore un vieux monde que l'on a fui parce qu'il ne promettait que la mort².

Plutôt que de voir seulement un *avant* et un *après* les rues, dans une pensée linéaire du progrès, on pourrait suggérer que ces moments temporels sont les mêmes et sont toujours-déjà là, présents, enfouis peut-être *sous les rues*. On comprendrait alors mieux l'intérêt pour une nouvelle temporalité au cœur des réflexions éthiques contemporaines. C'est notamment le cas de Jean-Pierre Dupuy, le philosophe du catastrophisme éclairé, à qui on lui faisait remarquer la maxime amérindienne selon laquelle « La Terre nous est prêtée par nos enfants ». Je le cite un peu longuement :

Certes, [cette maxime] se réfère à une conception du temps cyclique, qui n'est plus la nôtre. Je pense, cependant, qu'elle prend encore plus de force dans la temporalité linéaire, au prix d'un travail de re-conceptualisation qu'il s'agit d'accomplir. Nos « enfants » – comprendre les enfants de nos enfants, à l'infini – n'ont d'existence ni physique ni juridique, et pourtant, la maxime nous enjoint de penser, au prix d'une inversion temporelle, que ce sont eux qui nous apportent « la Terre », ce à quoi nous tenons. Nous ne sommes pas les « propriétaires de la nature », nous en avons l'usufruit. De qui l'avons-nous reçu? De l'avenir! Que l'on réponde « mais il n'a pas de réalité! », et

l'on ne fera que pointer la pierre d'achoppement de toute philosophie de la catastrophe future : nous n'arrivons pas à donner un poids de réalité suffisant à l'avenir.

Or la maxime ne se limite pas à inverser le temps : elle le met en boucle. Nos enfants, ce sont en effet nous qui les faisons, biologiquement et surtout moralement. La maxime nous invite donc à nous projeter dans l'avenir et à voir notre présent avec l'exigence d'un regard que nous aurons nous-mêmes engendré. C'est par ce dédoublement, qui a la forme de la conscience, que nous pouvons peut-être établir la réciprocité entre le présent et l'avenir. Il se peut que l'avenir n'ait pas besoin de nous, mais nous, nous avons besoin de l'avenir, car c'est lui qui donne sens à tout ce que nous faisons³.

Je concéderais peut-être qu'on puisse parler d'authenticité, mais à condition de revoir le concept : on ne parlera plus d'une authenticité par rapport à ce qui nous précède, mais en la mesurant à ce qui nous suivra. C'est, je pense, ce que fait *Avant les rues* : le film ne tente ni de répéter une image du passé, ni de se conformer à une identité présente, il *transforme* en vue d'un avenir – et cette transformation n'est possible qu'à travers une rencontre. Si une nouvelle temporalité est urgente pour notre époque, c'est qu'avec elle on peut développer une nouvelle éthique et une nouvelle politique. Cette éthique et cette politique doit passer par un travail de désappropriation avant toute réappropriation, un travail du sens ou une herméneutique de l'autre – passage dans la langue de l'autre, l'autre langue qui m'échappe, mais aussi qui, parce qu'elle n'est pas équivalente, transforme ma propre langue – comme une herméneutique (thérapeutique) du soi. Moi, comme personne, nous, comme civilisation.

² Georges E. Sioui, « Point de vue wendat sur les transferts culturels Europe-Amérique, 992-1992 », dans Georges E. Sioui, *Histoires de Kanatha, vues et contées : essais et discours, 1991-2008*, sélection et présentation par Dalie Giroux, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 2008, p. 46-47.

³ Jean-Pierre Dupuy, *Petite métaphysique des tsunamis*, Paris, Éditions du Seuil, 2005, p. 16.